

Le secret du capitaine : [suite]

Autor(en): **Saint-Martin, Ch.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 47

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189509>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

et suspendre au mur de la chapelle la souris que vous voyez. On ne vit plus dans le pays la moindre souris.»

Et le Prussien d'éclater de rire : « Serait-il possible qu'il y ait en Alsace des gens aussi arriérés ? » — Pardon, monsieur, dit le paysan, nous sommes loin d'ajouter foi à cette histoire ; sans cela, il y a longtemps que nous aurions donné notre dernier sou pour faire faire un Prussien en or qui nous eût débarrassé de tous les autres.

— — —

Remarque amusante :

Bien que le mot « argent » soit l'objet de toutes les préoccupations, on le prononce le moins souvent possible.

Chacun lui substitue un synonyme. Exemple :

Le banquier dit : mes « fonds » ;

La jeune fille dit : ma « dot », et le jeune homme, mes « espérances » ;

L'employé, mes « appointements » ;

L'administrateur, mes « jetons de présence » ;

L'ouvreuse, mes « petits bénéfices » ;

L'avocat, mes « honoraires » ;

Les directeurs de certains journaux, ma « subvention » ;

Le valet, mes « gages » ;

L'héritier, mes « legs » ;

Le propriétaire, ma « fortune » ;

Le voyou, mes « pécaillons » ;

Le moine, ma « prébende » ;

Le pape, mon « denier de saint Pierre » ;

Le prince, ma « dotation ».

— — —

Remède infailible contre le rhumatisme.

Un journal donne les conseils suivants à ceux qui souffrent de cette maladie.

« Procurez-vous un foulard provenant d'une demoiselle de 50 ans, qui n'ait jamais désiré se marier. Plongez le dit foulard 3 fois dans l'étang d'un meunier qui n'ait jamais fait tort à ses clients. Mettez-le sécher dans le boudoir d'une cantatrice qui ne soit jamais enrouée. Marquez-le ensuite à l'encre, en utilisant pour cela la plume d'un avocat qui n'ait jamais perdu de procès. Puis, faites appeler un médecin qui n'ait jamais laissé mourir un patient, et remettez-lui le foulard ainsi préparé, afin qu'il vous enveloppe la région malade. »

— — —

Conseils utiles.

Procédé pour écailler le poisson. — Avec mon procédé, qui est des plus simples, nous dit le cuisinier d'un de nos bons hôtels, un poisson de 3 à 4 livres est écaillé en moins de deux minutes sans déchirer la peau de dessous, ce qui est essentiel. Si le poisson est vivant, il va sans dire qu'on le tue : pour cela, un coup de pointe d'un fort couteau de cuisine pour séparer la colonne vertébrale de la tête est foudroyant. L'animal mort, on l'essuie bien ; puis on le plonge pendant trois ou quatre secondes dans l'eau presque bouillante. Après cela, l'écaillage se

fait comme d'ordinaire, mais en une ou deux minutes, selon la dimension du poisson.

Vinaigre de toilette (dit vinaigre Surard). — Au lieu de payer très cher les petites fioles de vinaigre qui étalent leurs étiquettes enluminées dans les vitrines des parfumeurs, chacun peut s'en préparer un d'excellente qualité, de la manière suivante. On prend 80 grammes de fleurs de sureau bien sèches, on les met dans une cruche avec un litre de fort vinaigre. On laisse le tout macérer ensemble pendant quinze jours ; une fois ce temps écoulé, on passe à travers un linge, et la liqueur ainsi passée est encore filtrée dans un filtre en papier, afin qu'elle soit bien limpide et ne conserve aucune impureté. Pour s'en servir, on en met une demi-cuillère dans l'eau avec laquelle on se rince la bouche ou dans une cuvette d'eau pour la toilette.

— — —

LE SECRET DU CAPITAINE

VI

Quand il parvint au camp, il trouva le capitaine, plus sombre que jamais, assis sur un tronc d'arbre avec le capitaine Morel. Il les salua du geste et prit place à côté d'eux. Sept ou huit pipes furent bourrées et fumées dans le plus profond silence, signe indéniable d'une tristesse croissante. A la fin, Morel se leva, tendit la main à ses deux amis, et dit gravement :

— Bonsoir.

Le capitaine, d'une voix encore plus brève qu'à l'ordinaire, serra la main de Morel et répondit :

— Bonsoir.

Ce que voyant, d'Avril se leva et répéta à son tour ;

— Bonsoir.

Après quoi, les trois « syllabisants, » comme les appelait en riant le commandant, allèrent se coucher.

Le lendemain matin, à l'heure dite, plus résolu que jamais dans ses desseins, d'Avril s'habilla avec soin et alla prendre le père Luchaud, qui l'attendait au bourg en habits du dimanche, plus rouge et plus rond encore que la veille. Le lieutenant ne put s'empêcher de sourire en apercevant cette bonne face d'honnête homme qui reluisait au soleil.

Les deux amis, le jeune et le vieux, l'un forçant malgré lui le pas de l'autre, prirent la route de la Flèche, passèrent devant le cimetière, où l'aubergiste fit remarquer au lieutenant les tombes des parents de Darad, et s'arrêtèrent à l'Eslière, où ils demandèrent M. Luzat. L'étonnement du père Luchaud augmentait à tout instant. M. Luzat descendit aussitôt et reçut au salon les nouveaux venus. C'était bien l'homme que le lieutenant avait aperçu sur la terrasse : il paraissait avoir environ trente-cinq ans ; sa physionomie était ouverte et distinguée, et le sourire qui éclairait ses lèvres entre ses deux favoris noirs montrait la franchise et l'honnêteté de son âme. Avec lui, on était tout de suite à l'aise. Grâce au père Luchaud, la présentation fut vite faite et la conversation s'engagea.

Bientôt d'Avril, qui n'avait pas de temps à perdre, aborda brusquement le sujet qui lui tenait au cœur.

— Monsieur, dit-il, le père Luchaud m'a raconté hier une triste histoire, concernant votre belle-sœur et un homme que j'ai beaucoup aimé.

— Laquelle, mon lieutenant ?

— Oh ! dit l'aubergiste, inquiet des suites que pouvait avoir son bavardage de la veille, l'histoire est connue de M. Luzat.

— N'importe, je voudrais bien savoir ce dont il s'agit. Le lieutenant ne se fit pas prier. En quelques minutes, il résuma le récit de l'aubergiste. La physionomie de M. Luzat témoignait que les détails de l'affaire, et surtout le rôle joué par M. Marin, n'étaient pas connus à l'Eslière : elle exprimait tour à tour la surprise et le mécontentement. M. Luzat, d'ailleurs, se rendait parfaitement compte que le lieutenant avait un but caché en lui racontant à lui-même cette étrange histoire. Aussi, dès que le récit fut achevé :

— Mais pourquoi, s'écria-t-il, me rappelez-vous des faits oubliés depuis longtemps dans la tombe ?

Le lieutenant se redressa.

— Parce que le sous-lieutenant Darad existe encore, dit-il, qu'il est aujourd'hui mon capitaine et qu'il aime toujours M^{lle} Gabrielle Marin.

Ce fut au tour de M. Luzat et du père Luchaud de se récrier. Ce dernier, surtout, était au comble de la surprise et manifestait une joie vive.

— Comment ! disait-il, il vit encore, le fils de mes vieux amis ! Où est-il, que je le voie, et que je lui serre la main ?

— Mais comment pouvez-vous dire, reprenait M. Luzat, que le capitaine Darad, s'il vit encore, aime toujours ma belle-sœur ?

— Parce qu'il a passé hier devant votre terrasse, à la tête de notre compagnie, et que j'ai pu lire sur sa physionomie comme sur celle de M^{lle} Marin. Les visages honnêtes sont des livres grands ouverts : il suffit de savoir lire.

— C'est donc cela !... s'écria M. Luzat. Vous m'expliquez, lieutenant, les avis mystérieux de ma femme et les mouvements étranges ainsi que la tristesse de Gabrielle. Si ce que vous dites est vrai, et je le crois, il faut rendre à ces deux cœurs le bonheur qu'ils ont perdu.

— C'est pour cela que je suis venu, reprit d'Avril, et que je n'ai pas craint de vous aborder...

— Mais il faut agir vite, et de façon à réparer les fautes du passé. Grâce à Dieu, nous avons encore le temps.

Quelques minutes après, les trois hommes avaient dressé leur plan de campagne, et une véritable sympathie s'était créée entre le lieutenant et M. Luzat. Quant au père Luchaud, ravi et ne doutant pas du succès, il se chargea de tous les détails matériels.

(A suivre.)

CH. SAINT-MARTIN.

Boutades.

Deux dames épeluchent une de leurs amies dont le moindre défaut est d'avoir, avec beaucoup de prétention, une bouche ne s'arrêtant qu'aux oreilles :

— Que veux-tu, ma chère, dit l'une, cette bouche peut lui servir à se faire tout bas les compliments qu'elle n'a jamais le plaisir d'entendre.

Le cocher de M. Thiers, lui présentant un jour le compte de ses dépenses, après une course dans la campagne, le rédigea ainsi :

Pour mon dîner à l'auberge fr. 3
Pour la paille et l'avoine de monsieur . . . » 1

Monsieur et madame se sont pris de querelle en se mettant à table, et ils sont en train de jeter assiettes, verres et couteaux par la fenêtre.

Le domestique s'empresse alors de faire suivre le même chemin à la soupière, aux bouteilles, etc.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, imbécile ? s'écrie monsieur.

— Dame, répond le domestique, je croyais qu'on dinait dans le jardin !

Qu'est-ce que tu as donc, Joseph, mon ami?... Tu as l'air tout émotionné... Qu'as-tu, dis-moi ?

— Eh bien, c'est ce pauvre Félix, tu sais ? Il vient d'avoir la jambe brisée par une voiture !...

— Lui?... c'est pas possible ! Je lui ai encore parlé avant-hier.

Réponses et questions.

Mot carré du précédent numéro : Ours, unau, raie, Suez. — Le nombre des réponses justes est de 37. Monsieur E. Ducre, chemin Gaberel, à Genève, a obtenu la prime.

Problème.

Une montre, marchant régulièrement, mais retardant de 54 secondes par heure, marque présentement 7 h. 33 m. On demande combien, en réalité, il s'écoulera de temps, dès ce moment jusqu'à l'instant où la grande aiguille croisera exactement, et pour la quatrième fois, la petite ?

Prime : Un carnet de poche.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, seconde représentation de :

Une mission délicate,

comédie en trois actes, des plus amusantes, et de la délicieuse opérette : *Le moulin joli*, qui a été très bien donnée jeudi. Enfin, avec le concours de M. Gaugiran et de M^{me} Chéry : *Les deux veuves*, comédie en un acte, de Malefile. — Bureau à 7 1/2 h. : rideau à 8 h.

Jeudi prochain 25 courant : *Clara Soleil*, le grand succès du Gymnase.

Deux grandes fêtes musicales auront lieu dans le temple de St-François : Demain 21 novembre, à 3 1/2 heures de l'après-midi, *Grand concert* de la société chorale *La Muse*, de Genève, avec le concours de l'*Union instrumentale*, de Lausanne. — Samedi 27 courant, exécution de la cantate *Helvétie*, dernière composition de M. Plumhof, par toutes les sociétés chorales de Lausanne, formant un ensemble de plus de 400 chanteurs. Les solis seront chantés par M. Burgmeier, d'Aarau. — Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage. — Le produit de ce dernier concert sera affecté à des œuvres de bienfaisance.

L. MONNET.

La livraison de novembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient :

Auteur et éditeur au XVIII^e siècle. Schiller et Cotta, par M. Paul d'Abrest. — Trop fière. Nouvelle, par M. Paul Gervais. — La mer bretonne. Notes d'un naturaliste, par M. Emile Yung. — Une petite brouille. Croquis, par M. Hermann Chappuis. — Un moraliste anglais. Matthew Arnold, par M. Léo Quesnel. — Mademoiselle Violande. Nouvelle, par M. T. Combe. — Constantinople et la vie turque, par M. Emile Julliard. (Troisième partie.)

Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD ET V. FATIO